



## Depuis la France

*Texte lauréat du concours d'écriture du Théâtre 13 2025*

**Lydia Haroun**

J'ai tenté d'écrire sur toi, à maintes reprises. Avec l'envie d'en dire beaucoup. Mais, je n'ai pas de début d'histoire, pas d'événements qui dépassent l'ordinaire. Rien qui pourrait plaire à notre époque. Et quand je surjoue les anecdotes, je finis par ne rien dire de toi : Mamie. De la femme qui attendait notre retour de France, le tabouret en bois installé devant le village, guettant le bruit d'une voiture, la couleur jaune du taxi et le rire de ses enfants.

Cette image me reste, même si j'imagine que les lieux et les chemins de Kabylie ont changé ces dix dernières années. Je te revois, assise à l'écart de tajmaat, l'espace pour les hommes du village, à quelques pas de la supérette de Sâa Ali, dont tu critiquais les produits et les prix. Juste en face, notre maison. Deux étages, trois pièces empilées les unes sur les autres, et au-dessus, notre terrasse, que tu n'as jamais finie.

Cette maison et ces sentiers de montagne n'avaient rien à voir avec notre appartement en banlieue parisienne. Là-bas, je devais réapprendre à vivre à tes côtés : pieds nus, les mains derrière le dos, la posture droite — malgré la chaleur et les cailloux. Je te suivais jusqu'à la fontaine pour laver le linge. Et pour me garder près de toi, tu ramenaes les pans de ta robe au centre, formant une balançoire improvisée où je trouvais refuge. Parfois, je me plaignais de la chaleur, des cailloux, de l'eau qu'il fallait chercher chaque jour. Tu ne disais rien, attendant simplement que je me fatigue et me résigne à t'observer en silence.

C'est ainsi que s'écoulaient nos étés. À dix-sept ans, je faisais seule le chemin de la fontaine, lavais le linge avec les autres femmes du village et ramenaes de l'eau sur ma tête. J'avais ces gestes assurés que je t'avais vue faire chaque année. Les accomplir à tes côtés me rendait fière. Je t'ai imitée sans en comprendre le sens, sans que tu me l'aies jamais demandé. Puis le temps et l'âge ont imposé d'autres désirs. Nos rencontres se sont espacées. J'ai voyagé ailleurs, traversé d'autres pays, exploré d'autres continents. Pendant près de dix ans, j'ai emprunté des centaines de chemins, mais aucun ne m'a ramenée à l'entrée de notre village.

En 2022, j'ai hésité à te revoir. Puis, papa m'a appelée pour me dire ce que je redoutais. Il a répété : « Plus personne ne nous attend nulle part. »

Cette phrase a plus de poids que la mort. Elle dit qu'une maison se ferme. Que des figues sèchent encore au soleil sur notre terrasse. Que tes robes fleuries dorment dans l'armoire. Que le pain et les gâteaux se feront plus tard. Elle me rappelle aussi que ton tabouret a trop attendu : le rire de ses enfants.

L'Algérie, c'était toi.

Le retour au village s'est donc fait par d'autres chemins. Un voisin m'a arrêtée pour me demander si je m'étais perdue et quelle était ma famille. Il ne m'a pas reconnue. Je lui ai répondu ce que tu m'avais appris :

« Je suis la première fille, du premier fils, de A.H. »

Est-ce à ce moment-là que mon voyage a commencé ?

Mon voyage seule en Algérie.